

### Julie part en Provence (Mars 1997)

A Danièle, Francis, Jacques et Philippe.

Depuis quelques semaines Julie essayait de faire sien ce projet de grand voyage vers Châteauneuf du Pape. Certes, on l'avait inscrite dans "l'équipe" depuis déjà quelque temps et elle n'avait pas bronché ; tout cela lui semblait si lointain !

Ses exploits de début de saison ne l'incitaient guère à s'engager dans une telle aventure. Le misérable col des Ares avait semé le doute dans son esprit.

Et puis, les brevets arrivèrent et la forme s'améliora. C'est en grim pant une côte, quelque part du côté de L'Isle-Jourdain, qu'elle retrouva le punch après quelques 160 kilomètres de pédalage tout en souplesse. Elle décida donc de s'engager pour l'étape suivante, un brevet de 300 kilomètres, malgré sa réticence pour la distance et son horreur des réveils à 2 heures de matin.

Donc, une quinzaine de jours plus tard le réveil sonna à l'heure dite. Elle entrouvrit péniblement les volets et ne put que constater, qu'une fois de plus, les prévisions météorologiques étaient correctes, il pleuvait... Prise d'un coup de cafard après une vision apocalyptique (la pluie, la nuit, le froid, la cape), elle décida de se recoucher et de laisser les autres partir seuls. Le sommeil fût long à trouver. Elle s'était engagée pour la nuit Pascale et malgré son regain de forme, elle manquait quelque peu d'entraînement. Il fallait à tout prix qu'elle roule ! Qu'allaient penser les copains ? Elle les suivit longtemps dans la nuit avant de trouver le sommeil.

A 7 heures, sa décision était prise: elle rejoindrait les autres à Cordes et les aiderait à terminer. Une heure plus tard, elle s'élança sous un ciel encore peu engageant. Elle avait l'impression de faire l'école buissonnière, 90 kilomètres toute seule, c'était la première fois : une vraie aventure !

En approchant de Cordes elle croisa Jacques, seul face au vent, et lui souhaita bon courage. A Cordes, elle s'installa au soleil et après deux heures d'attente, elle les vit arriver et les trouva fatigués. Danièle, Philippe et Francis, après lui avoir dit bonjour, s'engouffrèrent dans une boulangerie. Elle eut un peu honte, à cet instant, d'avoir manqué de courage.

Elle repartit avec eux, contente mais mal à l'aise de se savoir encore en pleine forme. Elle devait se fatiguer ! Le vent allait lui en donner l'occasion.



En arrivant à Bessières Francis avait perdu sa voix, il oublia même de s'enquérir des résultats de rugby auprès du cafetier. Danièle avait un regain de forme et envisageait d'aller jusqu'à Muret. Après une courte halte, ils repartirent en file indienne pour l'ultime tronçon du parcours puis, à Saint-Jory,

s'équipèrent pour la nuit qui allait revenir. La monotonie de la campagne toulousaine eut raison de Danièle qui décida de revenir sur sa première idée et piqua sur Colomiers pour rejoindre les siens au plus vite. Julie continua donc avec ses deux compères, décidée à les amener au bout quoiqu'en dise le sieur Eole qui, ce jour-là, n'était tout compte fait pas dans un très grand jour (cela elle l'apprendra plus tard !). Ils atteignirent Muret à une heure avancée de la soirée, talonnés par le peloton des Muretais.

Le week-end suivant, elle alla rouler sa bosse une fois encore du côté de la campagne gersoise. La semaine qui précéda le grand voyage fût faite de bas et de hauts. Tout d'abord, sa copine Danièle qui ne participerait pas à la balade et puis un début de fièvre qu'elle essaya de soigner énergiquement, il fallait absolument qu'elle prenne le départ au risque de décevoir les copains.

Puis le grand jour arriva, la gorge grattait, la fièvre n'était pas totalement enrayée, une fois de plus le doute s'installa. A 14 heures 20, elle s'élança avec ses acolytes pour une journée qui allait durer plus longtemps que les autres.

Les premiers kilomètres furent faciles, le vent poussait et le terrain était plat. Le groupe avait décidé de ne pas accélérer l'allure. Francis, excité à l'idée d'accomplir sa 7<sup>ème</sup> flèche, n'arrêtait pas de parler (certains diront que flèche ou pas flèche, il cause !). Ils allaient traverser son pays ! Ils passèrent devant le "pré de la falaise" où, jeune homme, il amenait ses conquêtes. Ils atteignirent Puylaurens sous le soleil et plongèrent,

sans s'arrêter, dans la belle descente qui les attendait.



Ils profitèrent des couleurs du soir. Le ciel se dégagait peu à peu et le soleil, qui leur chauffait le dos, donnait du relief à la campagne toute entière. Julie fût saisie par la vue de ce pigeonnier, d'un style peu courant dans la région, perché au sommet d'un labour. Philippe apprécia le spectacle rapidement car une voiture arrivant en face effectuait un dépassement pour le moins hasardeux.

Ils furent très vite dans les faubourgs de Mazamet et constatèrent l'avance qu'ils avaient sur leur tableau de route. Après un bref arrêt dans une station-service que ses compagnons connaissaient bien, ils reprirent la route avec pour objectif l'arrivée à Saint-Pons pour le repas du soir. Julie était enfin rentrée dans le voyage. Les craintes du début avaient disparu. Elle pédalait tranquillement sans forcer son allure. A quelques kilomètres de Saint-Pons, le groupe alluma ses feux arrières et se transforma en ver luisant. Jacques attaqua avec des piles usagées (pour les finir précisa-t-il !). Les lumières de Saint-Pons furent bientôt en vue et ils allaient pouvoir savourer leur repas. Pas tous ! Jacques, toujours lui, trop occupé à harnacher son paquetage et à recharger ses piles, rata le dernier sandwich de la ville. Faute de

boulangerie ouverte, il dut se contenter d'une barre ! Mais ce sandwich raté lui permettrait de rêver durant une bonne partie de la nuit...

Le départ de Saint-Pons s'effectua en compagnie de deux autres équipes de fléchards Revellois qui préférèrent passer par le Nord. Bizarre ! A la question "*N'avez-vous pas peur du Mistral ?*" posée par l'un d'entre eux, le capitaine de route Columérin répondit, sûr de lui, "*Nous n'en avons pas peur quand nous avons fait l'itinéraire*". Cet échange troubla quelque peu Julie qui commença à s'interroger sur les méfaits du Mistral comparés à ceux du vent d'Autan. A la sortie de la ville, les groupes se séparèrent et Julie et ses compères se lancèrent à l'assaut du col de Roudoumouls. La montée s'effectua à un bon rythme, les organismes étant requinqués par la halte. Le sommet s'avéra toutefois long à atteindre, une fois de plus Julie aurait dû examiner la carte plus attentivement !

La descente était superbe, une route en lacets qui devait être bougrement agréable de jour. Superbe ! Pas pour tous ! Francis traînait à l'arrière tandis que Jacques et Philippe dévalaient la pente. Julie n'aperçut bientôt plus le point lumineux qui lui indiquait la position de Francis. Elle ralentit, toujours rien. Et s'il avait eu un problème ? Soudain, l'angoisse la saisit. La route est sinueuse et le ravin profond. Prise de panique, elle s'arrêta, les autres en feraient bien autant ! Après quelques secondes qui lui parurent un peu longues, le point lumineux réapparut et elle entendit bientôt son copain Francis qui jura (une fois n'est pas coutume !) contre cette

descente qui n'en finissait pas. Pour une fois qu'elle appréciait une descente de nuit ...

Le groupe se forma à nouveau et atteint Bédarieux tranquillement. La comète les accompagnait toujours et ils pédalaient facilement avec un vent Oh ! Combien agréable. Pour faire passer le temps, Julie se mit à "pousser" la chansonnette. Tout y passa. Elle fut accompagnée par Jacques qui entonna son morceau favori "Petit Gonzalez" (à chacun ses idoles !). Ils se lancèrent ensuite, tous deux, dans un répertoire beaucoup plus paillard. A l'arrière Francis rigolait, à l'avant le capitaine de route se borna à faire quelques réflexions sur le temps à venir... A Murviel les Béziers, ils pointèrent le second contrôle de cette longue route dans un petit café apprécié par tous. Ce fut ensuite une succession de montées vers des "villages médiévaux", peu appréciés de Francis décidément fâché avec les pentes. La route qui les conduisit vers Pézenas était monotone et ils s'aperçurent que le vent ("qui se pose généralement la nuit") non content de ne pas s'être posé, s'était renforcé. Aie !

Après un nouvel arrêt ravitaillement, ils se dirigèrent vers Montpellier et Jacques commença à rêver de "jambon-beurre". L'arrivée dans Montpellier fut retardée par 800 mètres de route interdite aux vélos. Respectueux du code de la route, ils firent le tour de Lavérune sans trouver d'autres voies pour atteindre Montpellier. Après 800 mètres d'une route (interdite) sur laquelle ils ne virent aucune voiture, ils se retrouvèrent sur une route autorisée... les curiosités de la DDE.

Comme le rappela Jacques à l'entrée de la ville, dans Montpellier il y a "mont". Ils s'en rendirent très vite compte. Depuis quelques kilomètres, Francis restait muet : il souffrait en silence, il mangerait bien des fruits... Que nenni ! L'épicerie de nuit était bien ouverte, les fruits étaient bien à l'étalage, mais le capitaine de route, lui, rêvait de café, alors tant pis pour les fruits (et pour le tampon), direction la gare. Ils firent donc le tour de la ville avant d'atteindre l'endroit où ils devraient trouver café et "jambon-beurre". Mais voilà, un panneau les informa qu'entre 2 heures 30 et 4 heures 15, la gare était fermée. Adieu café, "jambon-beurre", oranges et bananes ! Le moral de l'équipe se rapprocha de zéro, ils s'installèrent sur le trottoir et partagèrent leurs provisions. Bilan de l'opération une demi-heure de retard sur l'horaire alors qu'ils comptaient trois quart d'heure d'avance.

Julie prit alors les choses en main, Montpellier, elle connaissait, elle y était venue, il y a quelques mois... en voiture. Alors, pour aller à Maugio, il n'y avait qu'à la suivre. Elle se concentra sur les panneaux et dirigea le groupe sans problème... vers une "quatre voies". Au bout de quelques mètres, le capitaine de panneau d'interdiction pour les vélos.

Elle ne l'avait pas vu !! Ils parcoururent, ainsi, plusieurs kilomètres. Julie commençait à douter, elle était pourtant sûre qu'il y avait une sortie à droite vers Maugio... Ouf, la voilà !



A Maugio, la lassitude s'empara du petit groupe, il était 4 heures du matin. Le capitaine de route commença à vaciller et demanda un arrêt de 20 minutes pour dormir. Aussitôt assis, aussitôt endormi !



Jacques essaya de l'imiter en s'allongeant sur un banc, Francis faisait les cent pas sur le gravier, tandis que Julie attendait le réveil. Le groupe repartit ensuite juste avant les premières lueurs du jour. L'extinction des lumières redonna un peu de tonus à chacun mais la route devenait plus difficile à trouver, les carrefours étant de plus en plus nombreux et la lucidité de plus en plus faible...

A Lunel, Julie fit preuve d'impatience, le retard devenait important et le vent redoublait de violence. Le capitaine de route reprit les choses en main et le

groupe s'organisa en file indienne sans mot dire. Le rythme baissait, 14 kilomètres à l'heure, 13 kilomètres à l'heure 12...Jacques prit alors la tête du groupe. Un relais dont ils se souviendraient longtemps. Une route sans fin vers un village inconnu jusque-là, Aubord. Aubord ... 10 Km. Aubord... 5 Km. Aubord... du gouffre. Vidés, ils atteignirent Aubord. La chance était tout de même de leur côté : un café à leur droite et une boulangerie sur leur gauche. Julie s'engouffra dans la boulangerie et fit provision de croissants pour tout de suite et de quiches pour plus tard... on ne sait jamais. En rentrant dans le café, elle trouva ses compagnons hagards devant leur café. Francis touchait le fond, Jacques s'inquiétait pour lui tout en dévorant ses croissants. Les autres clients dévisageaient le groupe avec curiosité. Julie commençait à douter de la réussite de leur entreprise : les plus costauds étaient fatigués et las, et les aiguilles tournaient.

Après cette halte réparatrice, ils repartirent toujours en file indienne en décidant de réduire au maximum les futurs arrêts. Francis serrait les dents et décrochait de plus en plus souvent. Les bourrasques de vent les ballottaient de plus en plus fort et leur faisaient faire de dangereux écarts. Une rafale plus forte que les autres emporta même le capitaine de route dans le fossé. Le second prit alors le relais et le capitaine se replaça rapidement à l'arrière du groupe.

Peu avant Beaucaire, leur copine Monique qui allait à Sarriens, les doubla en voiture et s'arrêta. Cette rencontre redonna le moral à l'équipe qui sentit

l'arrivée plus proche. Monique ne put que constater l'état de lassitude du groupe, Jacques dit qu'il en avait assez et le capitaine de route restait très silencieux. Julie doutait de plus en plus, elle voudrait bien terminer sa première flèche. Son copain Francis, qui en était à sa septième, lui remontait le moral en lui expliquant qu'il n'y avait pas de raison, qu'on avait toujours terminé...

A la sortie de Beaucaire, elle prit les choses en main. Ce vent, elle allait en faire son affaire et on verrait bien qui gagnerait ! Certaines rafales, plus fortes que les autres, la clouaient sur place, elle luttait, bien décidée à ne pas céder.

La traversée du Pont du Rhône décima complètement l'équipe : seul Jacques franchit le pont sur son vélo, les autres préférèrent marcher à pied. Julie se souvint, alors, du passage des gorges de Galamus lors d'un lointain week-end pascal (le Mistral ne vaut pas mieux que la Tramontane !).

Le kilomètre qui suivit la traversée du pont fut terrible, ils luttèrent tous pour ne pas mettre pied à terre. Les compteurs frôlaient les 9 kilomètres à l'heure. Seul point positif pour Julie, elle n'avait pas de compteur, elle pouvait toujours rêver... Elle prit la tête du groupe et vit défiler lentement, très lentement les kilomètres qui les séparaient de Villeneuve les Avignon. Elle se mit alors à espérer une forêt ou bien quelques arbres qui pourraient les protéger un peu. A chaque rafale, le groupe s'étirait mais elle avait décidé qu'elle ne reculerait pas contre le vent.

A Villeneuve les Avignon, nouvel arrêt dans un café. Jacques était épuisé, il

avait mal partout. Francis se remettait un peu, il avait bien meilleure mine qu'à Aubord. Le capitaine de route ne dirigeait plus rien. Autoritairement, Julie fit la distribution des quiches et les obligea à manger, il était midi et il restait encore des kilomètres pour remplir leur contrat. Elle qui rêvait d'une arrivée tout en douceur avec un petit repas au "resto" à Châteauneuf : la vraie vie quoi ! Elle dut se contenter d'une part de quiche et d'une pâte de fruit.

Ils reprirent la route pour la dernière ligne droite (20 Km). Ils durent encore affronter ce Mistral ("*qui ne souffle pas trop le matin*" disait l'un d'eux à Saint-Pons !). Francis décréta que le vent d'Autan n'était qu'un gamin par rapport au Mistral.

Quelle joie quand ils tournèrent le dos au Mistral à trois kilomètres de Châteauneuf !

Ils atteignirent Châteauneuf du Pape vers 13 heures 15 (trois-quarts d'heure avant la fin des délais), il leur restait 5 kilomètres à faire vent de dos. Leur contrat était quasiment rempli, une petite dégustation s'imposait ! Les quatre bicyclettes furent rapidement alignées près de l'entrée du premier caveau venu. Ils dégustaient enfin le breuvage tant attendu ! Après l'achat de quelques bouteilles, pour un arrosage plus copieux de leur périple, et après la traditionnelle photo souvenir, ils enfourchèrent leurs montures.

Etait-ce le Châteauneuf ? Etait-ce le Mistral ? Ils ne le sauraient jamais. Leur capitaine de route plongea à nouveau par deux fois dans le fossé !

A l'entrée de Bédarides, ils retrouvèrent leurs amis, Monique, Marie-Rose et Lionel et s'installèrent confortablement dans les voitures, l'épopée était terminée.

D'un seul coup, le froid, le sommeil et la faim s'emparèrent de Julie, l'intensité des dernières heures lui avait fait tout oublier.

Contents d'en avoir terminé, Julie et ses compagnons se laissèrent conduire vers le terminus de leur voyage.

